

« TRANSFIGURATION DE LA ROUMANIE »  
CONTRE « MALÉDICTION BALKANIQUE ».  
CIORAN ET LE SUD-EST EUROPÉEN DANS LES ANNÉES 1930

FLORIN ȚURCANU  
(Institut d'Etudes Sud-Est Européennes)

En prenant comme point de départ la question de l'attitude de la « jeune génération » d'intellectuels roumains représentée par Mircea Eliade, Emile Cioran, Eugène Ionesco envers l'image des Balkans et l'héritage balkanique, l'article résume la conception de Cioran dans les années 1930 sur le « balkanisme » de la Roumanie et sur la nécessité d'y échapper par un « bond historique » qui « transfigurerait » le pays.

**Mots-clé :** *Spengler, Balkans, Sud-Est européen, culture, histoire, Garde de Fer.*

Dans son livre désormais classique, *Imagining the Balkans*<sup>1</sup>, Maria Todorova s'arrête assez brièvement sur le rapport qu'entretiennent avec l'image de l'espace balkanique certains des représentants de la « jeune génération » d'intellectuels roumains qui s'est illustrée dans les années 1930 et dont l'historienne bulgare retient les noms de Mircea Eliade, Emil Cioran, Eugène Ionesco et Constantin Noica<sup>2</sup>. Pendant la décennie qui précède l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale, « what was maybe the most brilliant cluster of Romanian intellectuals... firmly refused to be associated with the Balkans : their measuring rod was Western, not even Central Europe », écrit Maria Todorova en attribuant une attitude unique à l'égard des Balkans aux membres de cette « génération » dont l'hétérogénéité intellectuelle et idéologique représente pourtant un trait incontournable. En réalité, la redécouverte et la valorisation des Balkans sous l'angle de l'histoire des religions par Mircea Eliade, le « chef » de la « jeune génération », datent précisément des années 1930 et l'on retrouve les différentes manifestations de cette attitude depuis les articles qu'il publie pendant ses dernières années roumaines jusqu'au troisième tome de son *Histoire des croyances et des idées religieuses* (1983) en passant par différents autres écrits<sup>3</sup>. Pour Eliade, l'appartenance de

<sup>1</sup> Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, New York, Oxford, 1997.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 47–48.

<sup>3</sup> Mircea Eliade, *Comentarii la legenda Meșterului Manole*, Publicom, Bucarest, 1943 (trad. française Editions de L'Herne, Paris, 1994) ; *Le Mythe de l'Eternel Retour*, Gallimard, 1949 ; *Aspects du mythe*, Gallimard, 1963 ; *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, Payot, 1970. Voir aussi Florin Țurcanu, *Entre idéologie de la culture et politique : Mircea Eliade et l'étude des religions dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres* in Horst Junginger (dir.), *The Study of Religion under the Impact of Fascism*, Brill, Leiden, Boston, 2008 , 315–332.

l'espace roumain au Sud-Est européen est une donnée identitaire essentielle, ancrée dans la préhistoire et par le biais de laquelle les Roumains doivent retrouver leurs racines culturelles orientales. Ceci explique pourquoi il plaide, dès 1937, pour « un développement urgent (en Roumanie) des études d'anthropo-géographie, de préhistoire, de proto-histoire et de folklore » avec, en toile de fond, l'identité balkanique du pays. « Les études de 'balkanologie', ajoute Eliade, doivent être portées jusqu'à leur extrême limite – la préhistoire de la péninsule » afin de retrouver les fondements culturels enfouis de la région qui la relie à l'Asie plutôt qu'à l'Occident<sup>4</sup>.

Il est vrai en même temps que Ionesco et Cioran, sur lesquels Maria Todorova s'attarde davantage, affichent tous les deux une aversion nette à l'égard de la composante « balkanique » de l'identité roumaine et de l'espace balkanique en général. Les raisons et les sources de cette aversion ne sont, cependant, pas les mêmes chez les deux auteurs, si dissemblables par leur formation et leurs sensibilités intellectuelles ainsi que par leur cheminement politique dans les années 1930.

Si pour Eliade, la redécouverte de *l'archaïsme* du monde balkanique signifie rejoindre le plan universel des grandes genèses religieuses préhistoriques et préchrétiennes qui unissent l'Europe du Sud-Est à l'Asie, chez Ionesco, « balkanisme » rime avec « provincialisme » et le premier terrain où il observe les tristes effets du « balkanisme » roumain est celui de la culture entendue comme production intellectuelle et artistique : « Je ne sais quelle incapacité organique nous enferme après un siècle de contact avec les cultures occidentales dans cette indépassable phase initiale de quête dans l'obscurité, d'éternels débutants en culture. Notre balkanisme est-il une infirmité que nous portons, comme une malédiction même dans les régions éthérées de l'activité intellectuelle ? », se demandait Ionesco en 1932<sup>5</sup>. L'exaspération qui perce à travers ces lignes est bien celle du jeune critique imbu de littérature française. Le « balkanisme » désigne ici l'échec persistant d'un processus d'acculturation dont l'histoire était, pourtant, déjà séculaire au début des années 1930. Une décennie plus tard, en pleine guerre et marqué profondément par les bouleversements politiques et idéologiques que traverse son pays, Ionesco ne se pose même plus la question si le « balkanisme » est l'autre nom du destin de la culture roumaine. Dans une lettre de décembre 1943, en citant avec dépit les noms de Mircea Eliade et du philosophe Lucian Blaga, il se montre persuadé « que tout restera ainsi chez nous : une volonté opiniâtre de nous séparer de l'universel, une adversité indomptable à l'égard de l'Occident (mais aussi à l'égard de l'Orient), une nouvelle mythologie balkanique. Rien de plus. Une province »<sup>6</sup>. Le fascisme

<sup>4</sup> Mircea Eliade, *Protoistorie sau Ev Mediu*, in „Vreamea”, 17 octobre 1937 (trad. française in Mircea Eliade, *Fragmentarium*, Editions de L'Herne, Paris, 1989, p. 53) ; *Un institut oriental*, „Cuvântul”, 14 février 1938 ; *Oriental viiu*, „Cuvântul”, 14 avril 1938.

<sup>5</sup> Eugen Ionescu, *General*, „Discobolul”, octobre 1932, republié in *Război cu toată lumea*, tome 2, Humanitas, Bucarest, 1992, p. 92–93.

<sup>6</sup> Lettre d'Eugène Ionesco à l'esthéticien Tudor Vianu, datée du 23 décembre 1943, publiée in *Scrisori către Tudor Vianu*, tome II, Editions Minerva, Bucarest, 1994, p. 229.

roumain lui-même, qui s'incarne dans la Garde de Fer et auquel Eliade et Cioran ont apporté à la fin des années 1930 leur appui direct, lui apparaît, à la même époque, comme l'« expression de la dureté de l'âme balkanique, sans le raffinement », une âme tellurique, « ni européenne, ni asiatique »<sup>7</sup>.

A travers son rejet du « balkanisme », Ionesco accuse tout un milieu intellectuel – dont il nomme certains des représentants<sup>8</sup> – de retomber dans la matrice d'un provincialisme désespérant et dangereux. Les notations polémiques qui, dans son journal du temps de la guerre, visent Oswald Spengler, ne sont rien d'autre qu'une attaque en règle contre l'un des principaux repères intellectuels de l'intelligentsia roumaine de droite pendant l'entre-deux-guerres. « Spengler, maître de provincialisme », pourrait s'intituler le fragment de journal de 1941 où Ionesco finit par constater : « La philosophie de la culture de Spengler est – il le dit lui-même – une philosophie allemande. En fait, elle n'est que prussienne. La philosophie de Spengler est provinciale. La mentalité française est une pensée qu'on pourrait appeler 'universaliste'. La pensée de Spengler vous demande de n'être que vous-même. C'est cette négation de l'universel que je n'aime pas chez Spengler. Etre soi-même n'empêche pas d'être universel »<sup>9</sup>.

Dans la génération de Ionesco, l'un des lecteurs les plus assidus de Spengler fut Emile Cioran<sup>10</sup>, dont le nom apparaît plusieurs fois dans la correspondance du future dramaturge à la veille de la guerre et pendant la première moitié des années 1940. Pour Ionesco, l'admirateur de Corneliu Zelea Codreanu<sup>11</sup> qu'était Cioran à l'époque, représente un personnage détestable, « une courtilière endiablée »<sup>12</sup>, « le philosophe Chaussette (*ciorap*) »<sup>13</sup>, un représentant de la tendance « antioccidentale » et « mystique » de la culture roumaine<sup>14</sup>, la preuve vivante de l'échec de la « jeune génération » intellectuelle des années 1930<sup>15</sup>. La critique ionescienne de Spengler ne mentionne pas Cioran, mais renvoie, indirectement, à la « massive imprégnation

<sup>7</sup> Passage du journal d'Eugène Ionesco datant de 1941 in *Présent passé, passé présent*, „Mercure de France”, 1968, p. 181–182.

<sup>8</sup> Notamment dans sa correspondance avec Tudor Vianu, voir *supra* n. 6.

<sup>9</sup> *Présent passé, passé présent*, p. 152.

<sup>10</sup> Marta Petreu, *Un trecut deocheat sau „Schimbarea la față a României.”*, Biblioteca Apostrof, Cluj, p. 141.

<sup>11</sup> Fondateur et chef de la Légion de l'Archange Michel mieux connue sous le nom de « Garde de Fer », mort en 1938. Cioran prononcera un éloge posthume de Codreanu deux ans après sa mort, dans une conférence radiophonique intitulée *Le profil intérieur du Capitaine* (le « Capitaine » était, dans la terminologie politique du fascisme roumain, l'équivalent du « Führer » ou du « Duce ») – Z. Ornea, *Anii treizeci. Extrema dreaptă românească*, Editura Fundației Culturale Române, Bucarest, 1995, p. 196–197.

<sup>12</sup> Lettre d'Eugène Ionesco à Ionel Jianu, datée du 9 janvier 1938, publiée dans « *Literatorul* », 28 février 1992.

<sup>13</sup> Mariana Șora, *O viață-n bucăți*, Cartea Românească, Bucarest, 1992, p. 225.

<sup>14</sup> *Scrisori către Tudor Vianu*, tome II, p. 235.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 274.

avec des idées spengleriennes »<sup>16</sup> de l'ouvrage le plus controversé du jeune philosophe, *Transfiguration de la Roumanie*, publié en 1937.

L'influence de Spengler sur Cioran, analysée notamment par Marta Petreu<sup>17</sup> et Ciprian Vălcan<sup>18</sup>, est le point de départ inévitable de toute reconstitution de l'image des Balkans dans les écrits du philosophe roumain. Une influence qui n'est pas toujours facile à déceler dans ses textes mais que Cioran lui-même reconnaissait tout en la situant exclusivement à l'époque de l'adolescence<sup>19</sup>. Cette influence est perceptible dès le début des années 1930 dans certains de ses premiers articles où se pose à Cioran, tout comme à Ionesco, le problème de l'incertaine créativité intellectuelle dont fait preuve la Roumanie<sup>20</sup>. Dans l'intimité de la correspondance il arrive à l'étudiant Cioran, Transylvain déçu par la frivolité de Bucarest, d'affirmer que « l'intellectuel roumain n'existe pas » ou que « nous (Roumains) n'avons pas et nous n'aurons jamais des intellectuels »<sup>21</sup>. Dans ses articles de l'époque, la spécificité de la vie intellectuelle roumaine est liée, cependant, à une interrogation marquée par la philosophie spenglerienne de la culture : « L'unité intérieure caractérise les grandes cultures, les cultures originales ; elle nous permet de présumer leurs virtualités. Bien que les conjectures sur l'avenir soient moins justifiées à propos des petites cultures, issues d'un amalgame d'éléments hétérogènes, il serait erroné d'y renoncer. Certes, nous ne saurions affirmer que les intellectuels roumains ne créeront pas de valeurs, mais seulement que celles-ci ne s'élèveront jamais au rang des créations profondes et originales »<sup>22</sup>. Nous sommes ici devant une attitude résignée, nourrie par la fidélité du jeune Cioran à la conception spenglerienne du rôle du « destin » dans l'histoire – « l'histoire réelle est lourde de destin »<sup>23</sup>, proclame l'auteur du *Déclin de l'Occident* – et « la culture est le phénomène primaire de toute l'histoire universelle » dont le « destin » est « la véritable manière d'être »<sup>24</sup>. À côté de cette « force du destin » qui habite les cultures, Cioran glisse dans ce texte de jeunesse une dichotomie absente chez Spengler : celle qui oppose les « grandes cultures » (les seules dont s'occupe *Le Déclin de l'Occident*) aux « petites cultures » ou, autrement dit, les « cultures originales » à celles incapables de « créations profondes et originales », « issues

<sup>16</sup> Ciprian Vălcan, *La concurrence des influences culturelles françaises et allemandes dans l'œuvre de Cioran*, Institutul Cultural Român, Bucarest, 2008, p. 233.

<sup>17</sup> Marta Petreu, *op.cit.*, p. 139–167.

<sup>18</sup> Ciprian Vălcan, *op.cit.*, p. 219–238.

<sup>19</sup> Cioran, *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1995, p. 224.

<sup>20</sup> Emil Cioran, *Intellectualul român* (I et II), „Mișcarea”, 27 février et 1er mars 1931. Pour la traduction française de ces deux articles voir Cioran, *Solitude et destin*, Gallimard, Paris, 2004, p. 13–19.

<sup>21</sup> Lettre d'Emile Cioran à Bucur Țincu datée du 24 janvier, publiée dans Emil Cioran, *12 scrisori de pe culmile disperării*, Biblioteca Apostrof, Cluj, 1995, p. 38.

<sup>22</sup> Cioran, *Solitude et destin*, p. 16–17.

<sup>23</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, tome I, Gallimard, Paris, 1976, p. 122.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 112 et 124.

d'un amalgame d'éléments hétérogènes ». Formulée en ces termes, la dichotomie est une sorte d'adaptation de la morphologie spenglerienne des cultures à une interrogation identitaire roumaine qui n'est pas propre à Cioran mais qui traverse sous des formes et avec des intensités différentes une bonne partie du débat intellectuel roumain pendant l'entre-deux-guerres. L'importance de cette dichotomie ne fera que s'accroître durant les années suivantes dans la pensée de Cioran et finira par exploser dans son ouvrage le plus spenglerien, *La Transfiguration de la Roumanie*<sup>25</sup>. Le nom de Spengler n'est pourtant cité que deux fois dans les 230 pages du livre<sup>26</sup> – beaucoup moins que celui de Hegel – et Ciprian Vălcan a pu voir dans cette parcimonie le souci de Cioran de minimiser l'apport du philosophe allemand à sa propre pensée, « de la même manière dont il procède chaque fois qu'il s'agit de sa relation avec un esprit illustre qui a profondément marqué sa vision »<sup>27</sup>.

La dichotomie entre « grandes » et « petites » cultures développée dans *La Transfiguration...* est le point de départ d'une analyse de l'identité roumaine qui préoccupe profondément Cioran. Un double ressort le pousse à raffiner cette opposition, à creuser non pas seulement le terrain de ce qu'il appelle « la théorie des cultures » mais aussi une plaie intérieure qu'il exhibe avec acharnement : « La fierté d'un homme né dans une petite culture est toujours blessée. Etre né dans un pays de second ordre n'a rien de réjouissant. La lucidité devient tragédie. Et si l'on n'est pas animé d'une fureur messianique, l'âme se noie dans un océan de détresse »<sup>28</sup>. « La fureur messianique » est le chaînon qui unit l'humiliation, amplificateur individuel des « complexes d'infériorité » de la petite culture roumaine, à la fascination que Cioran éprouve pour les bouleversements sociaux et politiques de son temps. Le jeune écrivain ressent les années 1930 comme une époque-carrefour où son pays devra faire le choix volontariste d'une voie radicalement différente vers l'avenir, en contraste avec « l'obscurité sinistre » de son passé. Fasciné par la montée irrésistible des messianismes totalitaires nazi et soviétique, Cioran voit dans leur dynamisme sans précédent un modèle de vitalité historique que la Roumanie devrait adopter afin de s'extraire de sa condition fondamentale de culture mineure, condamnée à évoluer à un niveau infra-historique. « Un peuple n'a de destin dans le monde qu'à partir du jour où il a franchi le seuil de l'histoire. Avant cela il est dans la sous-histoire »<sup>29</sup>, proclame Cioran dans les premières pages de son livre. Une petite culture peut-elle pourtant enfreindre la loi qui la condamne à se mouvoir dans la sous-histoire et à imiter servilement les modèles supérieurs que sont les grandes cultures sans jamais espérer à une affirmation de soi originale et

<sup>25</sup> Marta Petreu, *op.cit.*, p. 156–157.

<sup>26</sup> Emil Cioran, *Schimbarea la față a României* [« Transfiguration de la Roumanie »], Editura Vremea, Bucarest, 1937. J'utilise ici la traduction française de cet ouvrage : *Transfiguration de la Roumanie*, L'Herne, Paris, 2009.

<sup>27</sup> Ciprian Vălcan, *op.cit.*, p. 220.

<sup>28</sup> Cioran, *Transfiguration...*, ed.cit., p. 109.

<sup>29</sup> Cioran, *Transfiguration...*, p. 103.

créatrice ? Cioran le croit et l'affirme en s'éloignant ainsi de Spengler et en choisissant son propre chemin dans la « théorie des cultures ». D'ici découle son idée du « bond historique » que pourraient accomplir certaines petites cultures – un mouvement violent et salvateur qui équivaldrait à une rédemption collective devant le tribunal de l'Histoire<sup>30</sup>. « Etant sous-historiques, c'est-à-dire sous le seuil des grandes cultures, elles (les petites cultures) ne peuvent relever leur niveau qu'en brisant leur propre continuité. (...) Elles doivent avoir pour unique obsession *le bond dans l'histoire* », à la fois « rupture féconde » et affirmation d'une volonté collective orientée vers une « transfiguration historique »<sup>31</sup>. « Si les petites cultures évoluaient d'une façon naturelle, c'est-à-dire en traversant au mode mineur toutes les phases parcourues par les grandes, elles ne réussiraient jamais à se faire remarquer par une quelconque histoire du monde. (...) Les petites cultures doivent parcourir les stades non en une lente transition évolutive, mais dans la fièvre des sauts »<sup>32</sup>. Pour la Roumanie « la fièvre des sauts » rime, au milieu des années 1930, avec la fièvre du prophétisme politique et des grandes mobilisations de masses à travers l'Europe. « Ce n'est qu'en brûlant les étapes historiques que nous pourrions participer au rythme collectif »<sup>33</sup>, écrit-il. Ce « rythme collectif » dont devra finir par vibrer la Roumanie aussi est, à cette époque, celui des révolutions totalitaires et c'est sur leur volontarisme que doit se mouler la volonté roumaine d'accomplir le « saut historique ». Car « la volonté de faire l'histoire... n'aurait pas de sens sans un ethos, sans une forme et un style de vie nouveaux. Un messianisme effectif intériorise l'axe de l'histoire dans la substance d'une nation »<sup>34</sup>. Ce nouvel ethos finira par s'incarner, à ses yeux, dans la personne du « Capitaine » Corneliu Zelea Codreanu, un chef dont la biographie, la mort et le culte posthume que lui vouent ses partisans témoignent de la possibilité du « saut historique » et s'opposent à un héritage à la fois douteux et matriciel : « Près du Capitaine, personne ne demeurerait tiède. Le pays fut traversé par un frisson inconnu. (...) En quelques années la Roumanie a connu une palpitation tragique dont l'intensité nous console de la lâcheté de mille ans de non-histoire. La foi d'un homme a engendré un monde nouveau qui laisse loin derrière la tragédie antique et Shakespeare. Et tout cela dans les Balkans ! »<sup>35</sup>

<sup>30</sup> L'idée du « bond historique » apparaît *in nuce* dans un article de 1934 intitulé *La Roumanie devant l'étranger*, écrit à Munich où Cioran se trouve en tant que boursier Humboldt: « Si la sagesse séculaire, qui dit que l'histoire ne procède pas par bonds, avait raison, nous (Roumains) devrions tous nous suicider sur-le-champ. (...) Notre existence n'aura pas de sens tant que nous ne ferons pas un bond, un bond définitif et essentiel » – Cioran, *Solitude et destin*, p. 304–305.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>35</sup> Fragment de la conférence radiophonique prononcée par Cioran en novembre 1940 et intitulée *Le profil intérieur du Capitaine* cité par Z. Ornea, *op.cit.*, p. 197.

Si le « saut historique » doit entraîner une petite culture de la sous-histoire à l'histoire, alors quel est ce palier dont doit s'extraire la culture roumaine ? Ce palier est précisément celui des « Balkans », un terme que Cioran utilise en parallèle avec celui de « Sud-Est européen » et dont la caractéristique première est l'indétermination, à la fois géographique et culturelle. « Périphérie de l'Europe », composée d'« Etats gélatineux », les Balkans, et avec eux la Roumanie, n'appartiennent pas à l'Orient et se situent « loin de l'Occident ». « Notre appartenance extérieure, géographique, à ce monde-là, est l'une de nos pires malédictions », car les Balkans ne sont pas un « carrefour » des civilisations, un pont jeté entre l'Europe et l'Asie, mais à la fois une banlieue du continent et un dépotoir où s'accumulent « des rogatons, des détritiques, la gangrène morale, des imbécillités instinctives... »<sup>36</sup>. Cioran coupe court aux prétentions de ceux qui cherchent dans les Balkans des formes de spiritualités plus ou moins enfouies : « les traditions spirituelles du Sud-est européen sont des plus insignifiantes », déclare-t-il avec mépris. « L'influence culturelle de l'Asie Mineure, les mœurs héritées des Turcs et des Grecs, un byzantinisme moribond incapable de vitaliser notre esprit, telles sont les composantes de la malédiction balkanique dont l'avenir aura à nous affranchir. Nous tourner vers l'Orient ? Mais le voilà notre Orient, le voilà notre fléau séculaire ! Car il ne s'agit pas de la spiritualité spécifiquement orientale, avec laquelle nous n'avons aucune affinité, il s'agit des rebuts de l'Asie Mineure, de cette banlieue de l'esprit qu'on appelle les Balkans et où parvient à peine l'écho des grands souffles de la pensée »<sup>37</sup>. Le refus de Cioran d'identifier les Balkans à l'Orient contraste non seulement avec une certaine perception occidentale commune de la Péninsule balkanique mais aussi avec la réhabilitation du Sud-Est européen dans la culture roumaine de l'entre-deux-guerres soit en tant que domaine de la spiritualité « orientale » autrement dit byzantine-orthodoxe soit en tant qu'espace porteur d'un lointain héritage préhistorique qu'il partagerait avec l'Asie. Un des fondateurs du courant culturel « orthodoxiste » groupé, à partir des années 1920, autour de la revue *Gândirea*, le poète Nichifor Crainic, saluait les propos de Hermann von Keyserling qui assignait aux Roumains la mission d'accomplir une « renaissance byzantine » dans l'Europe d'après-guerre, après le triomphe du bolchevisme athée en Russie<sup>38</sup>. « Qui parle d'orientation vers l'Occident émet une absurdité », écrivait avec emportement Crainic, en 1929. « 'Orientation' inclut le mot 'Orient' et signifie se guider vers l'Orient. (...) Nos autels sont dressés vers l'Orient, les icônes sont fixées sur le mur oriental de la maison, le paysan, même s'il se trouve dans son champ, se tourne vers l'Orient lorsqu'il se signe. (...) Nous nous trouvons du point de vue géographique en

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 323.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>38</sup> Hermann von Keyserling – *Analyse spectrale de l'Europe*, Editions Gauthier, Paris, 1965, p. 278–279.

Orient, et parce que notre orthodoxie nous apporte la lumière de l'esprit oriental, notre orientation ne peut se faire que vers l'Orient, c'est-à-dire vers nous-mêmes»<sup>39</sup>.

De l'autre part, la « réhabilitation » culturelle des Balkans par Mircea Eliade en tant qu'extrémité occidentale d'un vaste Orient pré- et protohistorique qui inclut l'Anatolie, la Mésopotamie, la Perse, l'Inde et le Sud-Est asiatique est strictement contemporaine avec les lignes méprisantes de Cioran à l'adresse du prétendu caractère oriental du Sud-est européen<sup>40</sup>.

« La Roumanie doit briser les chaînes de son hérité sud-est européenne »<sup>41</sup> martèle Cioran. En quoi consiste cette hérité ? La tradition byzantine d'abord, cette « plaie » qui a touché aussi la Russie et envers laquelle les Roumains n'auraient aucune dette, car « toute la culture byzantine n'a été qu'un voile noir qui nous a caché la lumière, le deuil sinistre de notre misère nationale »<sup>42</sup>. A contre-courant de la sensibilité « orthodoxiste » et du fameux pressage de Keyserling, il ajoute : « je mourrais de chagrin si, par une perversion du sort, elle (la Roumanie) ressuscitait un jour la culture byzantine » dont « les saints imbéciles ont tenu compagnie à notre peuple pendant toute la traversée de son désert historique »<sup>43</sup>. A l'âge des révolutions en marche, l'inspiration doit être cherchée ailleurs, dans les moments de plénitude historique des nations occidentales et non pas dans l'hiératisme des icônes : « un seul cri venant de la Révolution française est pour nous une exhortation plus importante que la totalité de la spiritualité byzantine »<sup>44</sup>.

L'époque de la « turcocratie » ne vaut pas mieux aux yeux de Cioran. Si à travers leur impérialisme messianique, tsariste ou soviétique, qu'il admire, « les Russes ont introduit l'absolu dans la politique et, surtout, dans l'histoire »<sup>45</sup>, si les vestiges de la domination romaine sont partout conservés avec fierté sur les terres de l'ancien empire des Césars, « l'impérialisme ottoman est une honte de l'histoire, le revers de l'esprit. (...) Une puissance imbécile, responsable devant le tribunal de l'histoire de toute l'obscurité qui règne dans ces parages... l'impérialisme le plus stérile de tous ceux qu'a connu l'histoire »<sup>46</sup>. Pour Cioran il existe un impérialisme fécond des grandes cultures qui ne caractérise pas l'Empire ottoman, car celui-ci ne fut jamais plus qu'une grande puissance... .

Mais le puissant champ magnétique qui a enchaîné la culture roumaine dans la sous-histoire est une réalité qui, tout en n'étant pas associée explicitement par Cioran avec les Balkans, représente une des marques indélébiles de l'univers balkanique : le monde paysan. « La Roumanie n'a plus rien à attendre des villages car, après nous avoir conservés pendant mille ans, aujourd'hui ils nous

<sup>39</sup> Nichifor Crainic – *Sensul tradiției*, „Gândirea”, janvier–février 1929.

<sup>40</sup> Florin Țurcanu, *op.cit.*, p. 325–330.

<sup>41</sup> Cioran – *Transfiguration...*, p. 199.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.95 et 200.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 200.

paralyse »<sup>47</sup>. *La Transfiguration de la Roumanie* abrite dans ses pages un véritable réquisitoire contre la paysannerie allant, une fois de plus, à rebours du courant dominant dans la philosophie roumaine de la culture qui, à travers Nichifor Crainic, Lucian Blaga ou Mircea Eliade, revalorise, pendant l'entre-deux-guerres, les profondeurs et l'héritage « anhistoriques » de la civilisation rurale roumaine. « Les paysans ne peuvent nous faire pénétrer dans l'histoire que par l'entrée de service »<sup>48</sup>, observe avec dépit Cioran pour lequel la culture folklorique représente un obstacle plutôt qu'une ressource identitaire. « Chaque peuple devrait tendre à réaliser une culture 'historique', et non pas populaire. Les éléments populaires doivent être soit subsumés, soit négligés. (...) Un peuple qui n'a créé qu'une culture populaire n'a pas franchi le seuil de l'histoire »<sup>49</sup>. Une des raisons invoquées par Cioran – « les cultures populaires s'abreuvent de mythes, ces pressentiments de l'histoire »<sup>50</sup> – heurte de front la sensibilité affichée à cette même époque par son ami Eliade aux yeux duquel la redécouverte de la pensée mythique et symbolique préservées dans le folklore représente la voie que devra prendre la culture roumaine à l'heure du crépuscule de la civilisation occidentale et de l'épuisement de l'historicisme<sup>51</sup>.

Si Cioran oppose, tout comme Ionesco, les Balkans à l'Occident et affiche ouvertement sa préférence pour ce dernier, ce n'est pas pour les mêmes raisons que le futur auteur des *Rhinocéros*. « Le couchant est notre levant », écrit-il dans *La Transfiguration* en parlant de l'Occident vers lequel la Roumanie doit se tourner encore plus résolument si elle veut accéder au palier historique de l'existence. Accéder à l'existence historique tel que l'entend Cioran, jouer dans la cour des « grandes cultures », signifie accéder à une forme d'hégémonie. Quelle sera la scène sur laquelle la Roumanie « transfigurée » devra jouer son nouveau rôle ? Quelle forme prendra la prépondérance de la nouvelle Roumanie sur d'autres pays ? A quelles autres cultures la culture roumaine, enfin arrivée sur le palier de l'histoire, pourra-t-elle se comparer ?

Lorsqu'il est question de la future Roumanie, Cioran fait alterner sous sa plume l'exaltation, l'insolence et la prudence, voir le pessimisme, tout en arrivant à concevoir, en fin de compte, le Sud-Est européen, comme l'espace où l'hégémonie de son pays serait destinée à rayonner dans un avenir qu'il appelle de ses vœux : « Je pense, écrit-il avec arrogance, que la Roumanie aura, dans un futur peut-être très proche, à devenir une fatalité sud-est européenne et, ayant liquidé son balkanisme, à réhabiliter cette périphérie de l'Europe »<sup>52</sup>. Les Balkans ont besoin, selon Cioran, d'un « centre de gravité situé dans un pays au destin politique ascendant » qui saura donner une « consistance historique » à la Péninsule en la dominant.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 332.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>51</sup> Mircea Eliade, *Protohistoire sau Ev Mediu*, op.cit.

<sup>52</sup> Cioran, *Transfiguration...*, p. 324.

Cette hégémonie ne prendra pas forcément la forme de conquêtes territoriales bien que « les prétentions hégémoniques à venir de la Roumanie n'ont besoin d'aucune justification spéciale et surtout pas de considérations morales »<sup>53</sup>. La future « mission » de la Roumanie « transfigurée » sera de mettre fin au morcellement de la Péninsule balkanique légué par la décomposition de l'Empire ottoman et de combler le « vide » laissé par la fin du rôle de capitale qu'avait joué, pendant un millénaire et demi, la ville de Constantinople. « La question de l'hégémonie dans le Sud-est européen est celle d'une nouvelle Constantinople. (...) Bucarest sera-t-elle la nouvelle Constantinople ? »<sup>54</sup>, se demande Cioran, en faisant fusionner son rêve d'un impérialisme roumain avec l'image, incontournable, de la cité impériale des Balkans. Celui qui avait écrit – « je voudrais une Roumanie ayant la population de la Chine et le destin de la France »<sup>55</sup> – souhaite au moins que la Roumanie, hégémonique dans le Sud-est européen, puisse rejoindre ce groupe qu'il désigne au début de son livre sous le nom de « cultures intermédiaires »<sup>56</sup> en y insérant « l'Espagne et la Hollande, devenues des grandes puissances pour un siècle seulement, avant de sombrer dans un vrai naufrage de l'histoire »<sup>57</sup>. L'invocation, à plusieurs reprises, de l'Espagne dans la *Transfiguration...*, suggère bien l'importance de l'interrogation identitaire espagnole – illustrée par Miguel de Unamuno<sup>58</sup> et Ortega y Gasset<sup>59</sup> – pour la génération de Cioran et d'Eliade qui s'était familiarisée avec les écrits de ces deux auteurs, en traductions françaises, à partir du milieu des années 1920.

Et si, comme tient à le préciser Cioran, la Roumanie, bien que « transfigurée », n'échappera pourtant jamais « à l'ambiguïté des cultures intermédiaires », au moins pourra-t-elle espérer devenir « une Espagne du Sud-est européen, sans le charme et l'ardeur romantique de l'Espagne, mais au même niveau historique. Et sans un Cervantès pour camper un Don Quichotte de nos chagrins... ».<sup>60</sup>

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 339.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 336.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>58</sup> Miguel de Unamuno – *En Torno al Casticismo*, 1916.

<sup>59</sup> José Ortega y Gasset – *España invertebrada*, 1922.

<sup>60</sup> Cioran, *Transfiguration...*, p. 193.